

8 avril 1968

J'ai opéré une appendicite dans des conditions désastreuses. Je n'avais que quelques flacons d'anesthésique mais le jeune soldat blessé ne s'est jamais plaint. Il souriait même pour m'encourager. Voir ce sourire forcé sur ces lèvres desséchées par l'extrême fatigue me touchait énormément. Ce qui m'affligeait le plus, c'est que l'infection dans l'abdomen ne provenait pas d'une rupture de l'appendice. J'ai cherché pendant plus d'une heure mais n'en ai pas trouvé la raison. Je me suis donc résignée à refermer, à installer une sonde et à lui injecter de l'antibiotique dans le ventre. Ma détresse en tant que médecin ajoutée à ma sympathie et à mon admiration pour ce soldat blessé me mettaient très mal à l'aise. Je lui ai caressé doucement les cheveux, comme pour lui dire : « Je ne peux même pas sauver des gens comme toi, c'est un regret qui me poursuivra tout au long de ma carrière. »

10 avril 1968

Et voilà ! Vous êtes repartis cet après-midi, laissant à chacun de nous des souvenirs qui nous

emplissent complètement dans cette forêt silencieuse¹. Vous êtes partis, mais cet endroit a gardé la trace de votre ombre, les sentiers que vous avez parcourus, les bancs où vous vous êtes reposés, les poèmes tendres et passionnés que vous avez échangés... J'entends le camarade Tuân² qui crie ses ordres : « Tout le monde aux sacs, on s'en va ! » Ces sacs, maladroitement confectionnés à partir de sacs à dos américains, sont prêts, mais chacun hésite, attendant son tour pour me prendre la main et me dire au revoir une dernière fois. Et soudain une étrange envie de revoir le Nord s'empare de moi comme un flot irrésistible, un jour de crue, et je pleure si fort que je ne peux répondre aux paroles d'adieu de tous les camarades. Allons, poursuivez votre route, camarades, nous nous reverrons un jour dans notre Nord bien-aimé.

Je me suis inquiétée pendant toute une nuit et une journée pour Sang qui venait d'être opéré³.

1. Les combattants du Nord-Vietnam et ceux de la résistance, au Sud, transportaient du ravitaillement en empruntant non seulement la piste des monts Truong Son (la piste dite « Hô Chi Minh »), mais aussi l'itinéraire de la mer de Chine méridionale, le long de la côte du Vietnam, appelé « la piste Hô Chi Minh maritime ». Ces navires, le plus souvent des chalutiers, étaient faussement enregistrés comme bateaux de pêche. En 1968, les Américains attaquèrent l'un d'eux, connu sous le nom de Bateau 43. Une partie de l'équipage survécut et fut soignée à l'hôpital de Thuy.

2. Tran Van Tuôn était un officier supérieur sur le Bateau 43.

3. L'opération pratiquée par Thuy sauva la vie de Huynh Doan Sang. Plus âgé que Thuy de trois ans, Sang a aujourd'hui soixante-sept ans et travaille dans la fabrique de nouilles familiale à Duc Phô.

Comme j'étais heureuse, cet après-midi, de le voir s'asseoir sur son lit ! Les traits de son visage étaient encore marqués par la douleur et la fatigue, mais un sourire se devinait sur ses lèvres. Sa main s'est posée doucement sur la mienne, un geste plein de chaleur et de confiance. Oh vous, soldats blessés pleins de courage, je vous aime d'un amour aussi vaste que profond. C'est la compassion d'un médecin pour son patient, c'est l'affection d'une sœur pour un frère malade (en fait, nous avons le même âge), et plus encore car j'ai pour lui de l'admiration. As-tu lu tout cela dans mon regard inquiet ? As-tu senti la tendresse quand ma main s'est posée légèrement sur ta blessure, sur tes bras pâles et décharnés ? Je te souhaite de te remettre rapidement de tes blessures et de retrouver tes camarades de combat, de retourner auprès de ta vieille mère qui t'attend, impatiente, en comptant les heures et les minutes.

12 avril 1968

L'après-midi dans la forêt après la pluie. Les feuilles des arbres, humides et fragiles, pâles et translucides sous les rayons du soleil, ressemblent aux mains d'émeraude d'une jeune fille emprisonnée dans un palais interdit. Il y a dans l'air comme un silence recueilli, une étrange tristesse. Du côté des malades, règne le silence, du côté du personnel, seul parvient un murmure, la voix de Huong qui converse avec quelqu'un. Un immense sentiment de vide m'enveloppe. Qui me manque ? Papa, maman, tous ceux qui viennent de partir et même le malade qui attend ma visite. Au cœur de ce vide

se tapit comme une tristesse profonde, secrète, mais très pesante. La blessure de mon cœur continue de saigner, malgré le travail qui m'attend, malgré les autres souvenirs qui pourraient l'apaiser. Elle ne cesse de se réveiller infiniment lancinante. Oublie donc tout cela, Thuy, oublie tout cela et cherche une espérance nouvelle, plus fraîche et plus salubre. Retrouve ta fierté et tu oublieras ton désespoir. Cette personne ne mérite pas ton amour pur et fidèle !

Oh, vous tous que j'aime dans ce pays de Duc Phô, y en a-t-il un seul parmi vous qui me comprenne, qui ait un peu de sympathie pour moi ? Un peu de sympathie pour une jeune fille pleine de rêves et d'espairs sans réponse.

13 avril 1968

Des lettres et encore des lettres que l'on m'envoie de partout. Merci à tous de me témoigner autant d'amitié. En lisant ces lettres, j'éprouve en même temps de la joie et de la tristesse. Comment se fait-il que tout le monde m'aime bien et que le seul être qui ait reçu de ma part autant d'amour n'y réponde pas ? C'est tellement triste, ne crois-tu pas, M.¹ ? Je voudrais bien pouvoir combler le vide de mon âme avec tout cet amour qu'on me témoigne, mais ce n'est pas possible. Mon cœur ne veut rien savoir, continue de battre au rythme d'une jeune fille de vingt ans, plein d'espoir et d'affection.

1. De son vrai nom, Khuon The Hung, l'amoureux de Thuy. Do Moc était un pseudonyme qu'il s'était donné.

Calme-toi, mon cœur, prends le rythme d'une mer tranquille par un après-midi sans vent.

14 avril 1968

J'ai reçu un présent, c'est le poème d'un soldat blessé qui vient d'être hospitalisé dans mon service. Ce poème est inspiré par la reconnaissance et l'admiration pour le médecin qui s'est occupé de lui ainsi que de ses camarades avec autant de dévouement. Ce soldat avait compris les sentiments profonds qui m'agitaient et il a tenu à m'offrir ce poème où il est abondamment question d'amour sincère et de la souffrance cruelle que j'ai ressentie après avoir été trahie. J'ai été très peinée par ce poème et je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire aussitôt cette ligne en dessous : « Merci pour votre affectueuse sympathie mais il semble bien qu'il y ait un malentendu entre nous. Je suis sûre qu'un jour vous comprendrez qui est cette femme socialiste », et je lui ai renvoyé son poème. Voilà le plus affligeant dans mes relations avec M. Tout le monde accuse M., tout le monde a de la sympathie pour moi mais cela me fend le cœur de voir qu'ils ont pitié de moi. Peu m'importe que ce soit Thiet, Hao, Nghinh¹ ou n'importe qui d'autre qui m'offre sa sympathie, je n'en veux pas. Je suis capable de dominer mon chagrin toute seule, je suis capable toute seule d'enterrer très profond neuf années d'espoir, la terre de mon âme est encore fertile, elle a encore assez de

1. Trois membres de l'équipage du Bateau 43 qui furent soignés à l'hôpital de Thuy.

force pour une belle floraison. Je vous en prie, mes amis, n'arrosez pas cette terre avec les larmes de votre pitié. Les fleurs parfumées demandent une eau fraîche et pure. Chaque jour qui passe appauvrit mon sentiment pour M. et nous nous éloignons un peu plus l'un de l'autre. Non, vraiment, il ne me mérite pas.

15 avril 1968

Midi. La jungle sommeille sous un grand manteau de silence. J'entends San qui souffre, je vais le voir dans la salle, tous les malades dorment paisiblement, même San. Comme je ne veux pas le réveiller, je ressors sur la pointe des pieds mais un gémissement me retient... Il sourit, mal à l'aise, il n'est pas malade, peut-être veut-il seulement me voir. J'ai été très occupée toute la journée, nous n'avons pas parlé de sa blessure.

San me demande : « C'est aujourd'hui le jour où vous êtes arrivée à Duc Phô, n'est-ce pas ? »

« Il y a une année exactement, San. »

Je ne peux m'empêcher d'être surprise par sa question. Je veux m'asseoir avec lui et lui parler de tout ce qui s'est passé pendant l'année qui vient de s'écouler, une année d'épreuves très dures sur son sol natal mais dont il peut être très fier. Seulement, j'ai du mal à me mettre à parler de tout cela. La tâche que j'accomplis ne pèse pas lourd, comparée à celle de toutes les femmes de Duc Phô et de leurs enfants qui se battent vaillamment depuis vingt ans. Et expliquer à San combien ma famille me manque me paraît encore plus absurde.

La mère de San est âgée, le père de San est mort alors qu'elle n'avait que vingt-deux ans. Une jeune veuve qui ne s'est jamais remariée, sacrifiant sa jeunesse pour élever San jusqu'à ce qu'il s'engage dans l'armée à l'âge de dix-neuf ans. Cinq années à jouer avec la mort, et il est encore là.

Le mois dernier, l'ennemi¹ a attaqué son unité. San a échappé à ses griffes. Quinze de ses camarades y ont laissé la vie. Il s'en est fallu de peu que lui aussi tombe comme les autres au pied du mont du Portail², et alors sa mère aurait pu pleurer toutes les larmes de son corps, jamais elle n'aurait revu son fils.

Et c'est ainsi qu'ils m'ont amené San. Non, je ne laisserai jamais la Mort voler ce précieux enfant à sa mère. C'est dans cet enfant précieux et unique qu'elle a mis tous ses espoirs. Non, jamais. Je dois faire tout mon possible pour San et pour les autres malades. N'est-ce pas notre devoir à nous autres médecins ?

J'ai reçu une lettre et un présent de Vân. J'aime énormément Vân. Sa vie est pleine de misères qu'une personne au grand cœur comme elle ne devrait jamais endurer. Elle déborde de générosité, d'espoirs et de convictions révolutionnaires. Tout

1. L'ennemi dont parle Thuy, c'est la division « Americal », basée à Quang Ngai. La 11^e Brigade d'infanterie légère s'installa à Duc Phô en décembre 1967 et y resta pendant toute la période évoquée par ses carnets.

2. Le mont du Portail, à l'est de Duc Phô, près de la côte, en vietnamien « Nui Cua ».

cela devrait être récompensé, pourquoi la vie ne lui apporte-t-elle que du malheur ?

Je dois prendre ma part de responsabilité, il faut que je lui apporte joie et espérance par des actions concrètes.

17 avril 1968

J'ai dit au revoir à Ky et à Phuong¹. Nous avons vécu ensemble toute une année et c'est maintenant que je réalise l'affection que ces amis très chers me portaient. Tard dans la nuit, après la petite soirée d'adieux, Ky est venu dans ma chambre. Nous ne savions pas quoi dire ni l'un ni l'autre. Il avait un cahier devant lui, un crayon dans la main, mais les quelques lignes qu'il a écrites n'avaient guère de sens. Nous avions très peu de temps à passer ensemble et il avait tant de choses à me dire et à m'écrire, alors pourquoi gardait-il le silence ? Essayait-il de me parler avec ses yeux rougis par tant de nuits blanches, avec son sourire d'une infinie tristesse sur son mince visage ? Il m'a serrée dans ses bras amaigris. Ce geste est habituel chez lui mais aujourd'hui il m'a profondément émue. Je l'ai raccompagné et je suis rentrée toute triste pour découvrir le mot qu'il avait laissé pour Liên², un petit mot très court où il disait : « Trâm et toi, vous devez vous

1. Nguyễn Thanh Ky et Mai Thuy Phuong étaient des médecins spécialistes.

2. Tran Thi My Liên était infirmière dans cet hôpital et amie intime de Thuy. Liên est souvent mentionnée dans son journal entre avril 1968 et juillet 1969, date à laquelle elle fut tuée.

aimer sincèrement. Trâm est venue ici, loin de sa famille, elle n'a que des amis. »

Merci, mon cher Ky, jamais je n'oublierai ton affection. Et hier soir je me trouvais dans les bras réconfortants de Phuong, j'écoutais ses recommandations et je me tenais immobile, sans un mot, les larmes tièdes coulant sur mon visage et inondant le sien. Oh, grande sœur, je n'appartiens pas encore au Parti et cela me désespère.

22 avril 1968

Huong est morte ! Ma chère Huong ! La nouvelle m'a frappée de stupéfaction, quel cauchemar ! Nos souffrances ne cesseront-elles jamais ? Aujourd'hui un des nôtres tombe, demain ce sera un autre. De la chair et du sang qui s'ajoutent et s'accumulent jusqu'à former une montagne de haine qui se dresse tous les jours plus devant nos yeux. Quand, mais quand donc chasserons-nous ces hordes assoiffées de sang de nos terres ?

Finies, bien finies ces nuits où l'on se chuchotait des confidences, il n'y en aura plus. J'entends toujours distinctement, à côté de moi, la voix de Huong, apaisante, qui m'encourageait et me félicitait pour ma fidélité. Nous ne connaissons plus ces moments où nous allions nous baigner dans le ruisseau, ces moments où nous partagions de bons petits repas. Soudain me revient à l'esprit le jour où j'ai rencontré Huong au bord du fleuve à Nghia Hanh. Huong me serrait dans ses bras, m'embrassait les cheveux, m'embrassait sur les joues tandis que mes yeux s'emplissaient de larmes.

J'imagine l'oncle Côtng¹, paisible, ignorant encore la nouvelle qui va le foudroyer. Cela me déchire le cœur, comme un coup de poignard. Perdre un enfant comme Huong est encore plus douloureux que si on vous arrachait les viscères. Oncle Côtng, mon ami, réprime ta douleur quand tu apprendras la nouvelle. Mon pauvre Quang, toi qui as attendu tant d'années que Huong t'appartienne, tu ne pourras jamais réaliser ton rêve. Ta fidèle Huong repose à jamais dans le sein de ta terre natale.

23 avril 1968

Une journée éreintante. Trois soldats gravement blessés sont arrivés en même temps. Toute la journée debout devant la table d'opération, soumise à une vive tension, à cause des blessures des soldats, à cause des pleurs déchirants de l'oncle Côtng, et à cause de l'annonce répétée de nouveaux décès.

Duong a été capturé sur la route pendant sa mission. Je ne sais pas si ce jeune garçon plein de vie et d'enthousiasme pourra endurer les tortures de l'armée ennemie. J'ai beaucoup d'affection pour Duong. La lettre que je lui ai écrite ne lui est jamais parvenue. Le messager est mort et le destinataire de la lettre a été arrêté. J'entends une voix lointaine, très lointaine, qui chante une chanson triste : « Le cœur de ma mère est aussi vaste que l'océan, ses tendres berceuses sont aussi douces qu'un ruisseau

1. Oncle Côtng est le père de l'infirmière Nguyễn Thi Minh Huong, qui vient de mourir.

tranquille. » Etait-ce la voix de Duong l'autre nuit, était-ce Duong qui pleurait dans sa sombre prison en pensant à sa vieille mère ? Elle qui s'est battue toute sa vie pour élever son fils, qui a voué toutes ses joies et tous ses espoirs à son enfant adoré.

Combien de mères comme la mère de Duong pleureront des larmes de sel jusqu'à ce que ces larmes se tarissent...

Si je tombe, moi aussi, ma mère, comme celle de Duong, souffrira éternellement parce que son enfant est tombée sur le cruel champ de bataille.

Maman, comment te dire que je t'aime des centaines de millions de fois mais qu'il fallait me résigner à partir loin de toi ? L'ennemi est toujours là, combien de mères vont perdre leur enfant, combien de maris vont perdre leur femme ? Notre souffrance est infinie.

25 avril 1968

De tristes nouvelles continuent à nous parvenir. En revenant d'une réunion au siège de la province, des cadres de Duc Phô sont tombés dans une embuscade ennemie. J'ai entendu dire que certains avaient sacrifié leur vie pour sauver les autres. Nghia faisait partie du groupe. Je ne sais pas si quelque chose est arrivé à mon jeune frère. Il est plein d'initiative, il n'a peur de rien, il est tout à fait capable de commander, mon cher petit frère, que vais-je faire si quelque chose t'est arrivé ? Vais-je pleurer tranquillement au long des nuits, mes larmes vont-elles finir par sécher, ou alors une flamme incandescente et vengeresse va-t-elle incendier mon

cœur ? J'ai attendu si longtemps ton retour, et maintenant...

26 avril 1968

Je viens de recevoir une lettre envoyée par H8¹. Ce n'est pas une lettre de M. mais de Tâm. Sa lecture m'a plongée dans une profonde tristesse. Le passé n'est plus, depuis longtemps déjà, pourquoi donc veux-tu le faire revivre, mon ami Tâm ? Tu as des sentiments pour moi, mais sans le vouloir, tu m'as fait du mal. Tu m'apprends que M. est malade, tu me dis que tu me comprends, que je compte beaucoup pour toi, mais en réalité, tu n'as rien compris du tout ! Une jeune fille de mon milieu a son amour-propre. Si tu avais compris, alors... il aurait mieux valu que tu me parles de choses plus immédiates, le travail, la vigilance politique, et c'est tout.

30 avril 1968

Pourquoi es-tu toujours triste, Thuy ? Crois-tu que les soldats gravement blessés ne survivront pas, alors que leur état s'est stabilisé ? Ces sourires sur leurs visages blêmes et anémiques, pourquoi ne te rendent-ils pas heureuse ? Est-ce que les récents éloges sur ton hôpital ne te remplissent pas de joie ? Tu es toujours triste.

Le chagrin a creusé mon cœur comme la pluie de mousson, impitoyable, creuse un sillon profond

1. H8 est le nom de code d'une organisation sous l'autorité du Front de libération du Nord.

dans la terre. Je voudrais connaître une joie insouciant, mais je n'y parviens pas. Mon cerveau est empreint à jamais de sinistres pensées, pas moyen de les effacer. Sans doute n'y a-t-il qu'un moyen d'y arriver, c'est de n'avoir qu'une exigence : soigner les malades et améliorer l'hôpital. Pourquoi suis-je toujours cette enfant rêveuse qui exige trop de la vie ?

Ce que la vie m'a donné comblerait n'importe qui : une famille aimante qui n'a pas souffert de la guerre, la possibilité de progresser dans ma carrière, un métier qui me convient assez bien, des gens agréables avec moi. Est-ce que j'attends trop de la vie ? Réponds donc, Thuy, la têtue, l'exigeante.

1^{er} mai 1968

Une fois encore, on a célébré la fête du Travail dans la forêt. C'est une longue journée vouée au silence et au recueillement. Je pense à Hanoi, à mon père, à ma mère, à mes frères et sœurs. J'y pense terriblement. J'ai fait un petit somme à midi. Dans un rêve, je revoyais ma mère, mes frères et mes sœurs dans la maison de l'Ecole des cadres du service de la santé¹, je marchais jusqu'au bout de la petite rue, jusqu'au portail de la maison du profes-

1. L'Ecole complémentaire des cadres du service de la santé, dans la rue Giang Vo, quartier de Ba Dinh. Cette institution donnait aux personnels responsables de la santé publique au niveau du district et de la province un complément de formation dont ils avaient besoin. Le professeur Tran Hu Nghiêp en était le directeur. La famille de Thuy résida de 1957 à 1967 dans une maison de fonction de l'école. La mère de Thuy y donnait des cours avant d'enseigner à la faculté de pharmacologie de Hanoi.

seur Nghiêp je passais la tête à travers les lattes cassées pour jeter un coup d'œil à l'intérieur avec autant de naturel que lorsque j'étais enfant.

Il y a plus d'un an que j'ai quitté ma ville natale, cette année sera-t-elle la dernière loin de la maison ? Soudain je me souviens des jours d'avant le soulèvement du Sud, des jours pleins de bonheur et d'espoir. Comme je voudrais que ces jours reviennent, comme je voudrais ressentir la joie des vainqueurs, entendre le chant de la révolution que l'on se transmet à travers les générations : « En route camarades, en route... même s'il faut mourir, prenons le pouvoir pour le peuple. »

4 mai 1968

Je laisse les conversations sombrer dans le silence. Dans l'obscurité, je devine l'anxiété des deux malades avec qui je suis en train de parler. Ils savent que dans ce silence pesant j'essaye de retenir mes larmes. Tout ce que veulent mes malades, c'est me parler. Ils m'aiment bien, mais plus ils en disent, plus je me sens misérable. Ils me demandent pourquoi je ne me bats pas pour mes droits politiques, pourquoi, alors que je mérite d'être un membre du Parti, on ne veut même pas m'accepter dans une section locale du Parti. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Qui peut répondre à cette question, mes chers amis ? En toute franchise, je ne sais pas quoi répondre. Tout ce que je sais faire, c'est garder le silence quand on aborde cette question sans réponse.

Presque tous mes amis disent : « Trâm mérite vraiment d'être membre du Parti communiste. » Et

pourtant je ne suis pas encore sur la liste. Il ne faut pas que je m'impatiente car plus je m'impatiente, plus je suis malheureuse. Ces moments que je suis en train de vivre sont bien mélancoliques, et pourtant, toutes ces lettres, ces paroles, ces gestes témoignent d'une profonde affection...

C'est cette affection qui entretient la flamme qui brûle en moi depuis longtemps. Tous autour de moi m'aiment et me respectent. Alors pourquoi le parti me traite-t-il avec autant de cruauté et de mesquinerie ?

5 mai 1968

Oh, M., que te dire ? Je t'aime toujours à la folie mais mes sentiments sont mêlés de reproches et de colère. Tu crois que je ne te comprends pas. Tu te trompes, je te comprends mais pas autant qu'il le faudrait. C'est pourquoi il est impossible que je ne souffre pas quand tout le monde autour de moi me regarde avec pitié. Je me sens blessée dans ma fierté. C'est une blessure qui ne pourra jamais se refermer et qu'il va falloir me résigner à supporter toute ma vie.

J'ai entendu dire que tu étais gravement malade et cela me plonge dans la détresse. Si j'étais à tes côtés, je m'occuperais de toi, comme il serait normal que je le fasse, mais malheureusement il n'en est pas ainsi.

Oh, M., tu ne m'appartiens pas mais je veux quand même que mon amour soulage ta souffrance. Que puis-je faire maintenant ? Quelque chose me dit que je ne te verrai plus jamais, que la

fois où nous nous sommes dit adieu était vraiment la dernière fois. Tu me regardais tandis que je m'éloignais sans me retourner, je sentais que tes yeux me suivaient.

Les brefs moments que j'ai passés dans les bras de mon bien-aimé ne sont plus que des images d'un passé lointain.

6 mai 1968

Tous les jours, je suis empoisonnée par mille choses qui me donnent la migraine. Je me suis dit qu'il était impossible d'exiger que tout le monde soit bon, aussi, j'ai décidé que vivre c'était affronter la tourmente, sans se dérober. En réalité, ce ne sont que des orages de fin d'été, passagers, anodins. Réjouis-toi, réjouis-toi devant les sourires affectueux que t'adressent tes malades, réjouis-toi de l'affection sincère que la plupart des cadres du district et de la province te témoignent. Tu devrais t'en contenter, Thuy, n'en demande pas plus.

Quant au parti, il va falloir qu'ils reconnaissent ma valeur. Ceux qui m'aiment et me respectent sont plus nombreux que ceux qui me détestent. Finalement, ils me détestent seulement parce qu'ils sont jaloux.

9 mai 1968

Dans la vie, il faut être modeste, mais il faut aussi avoir de l'estime pour soi-même et une certaine indépendance d'esprit. Si j'ai raison, je devrais être fière de moi. Une conscience claire est la meilleure des médecines, il faut que je comprenne

que c'est le fondement de la confiance en soi. Pourquoi douter de moi-même quand je sais que j'ai eu raison de faire ce que j'ai fait ? Tu ne peux pas vivre seulement de sentiments, tu dois aussi avoir de la volonté. Comprends-tu cela, tête de mule ?

12 mai 1968

La Conférence de Paris¹. Va-t-on revivre la même chose qu'en 1954 ? Je suis l'actualité politique avec passion, sachant que la victoire à la Conférence sera déterminée par la victoire sur le champ de bataille. Préparons nos esprits à entrer dans la phase ultime de la bataille et nous verrons bien qui survivra à la fin. Que je meure ou que je vive, les jours de joie sans borne arriveront et une paix véritable s'installera dans notre pays. Voilà déjà plus de vingt ans que le feu de la guerre et le malheur règnent sur notre doux pays. Tant de larmes et tant de sang ont été versés. Nous sommes prêts à payer n'importe quel prix pour l'indépendance et la liberté.

14 mai 1968

Une ligne écrite sur la table : « Trâm, ma chère grande sœur... » C'est l'écriture de San. Une chose tellement simple mais qui me remue le cœur. Mon affection pour San grandit de jour en jour.

1. Les pourparlers de paix de Paris, en 1968, devaient mettre fin à la guerre au Vietnam. Les Accords de Paris qui en résultèrent furent signés en janvier 1973 par le gouvernement du Nord-Vietnam, le Gouvernement révolutionnaire provisoire, les Etats-Unis et la République du Vietnam. Mais la guerre continua.

Un jour, nous avons imaginé une situation dans laquelle l'un de nous deux devait mourir pour permettre à l'autre de vivre (il m'a appelée grande sœur bien qu'il soit plus âgé que moi). Je voulais que ce soit lui qui survive, parce qu'il avait si peu connu le bonheur pendant sa vie et parce qu'il est l'enfant unique d'une jeune veuve qui ne s'est jamais remariée pour pouvoir élever son enfant.

Mais San a insisté pour que ce soit moi qui vive, afin que je puisse retourner vivre auprès de ma mère, de mes frères et sœurs plus jeunes, là-bas dans le Nord bien-aimé qui m'attendait. Une conversation sûrement bien futile et qui ne rimait à rien, mais elle nous a rapprochés l'un de l'autre, la « grande sœur » et le « petit frère ».

Mes sentiments pour San sont faits de sincérité et d'innocence mais je redoute que quelqu'un interprète mal les choses. San a trois ans de plus que moi, il est marié et père d'un enfant de cinq ans.

17 mai 1968

La guerre se poursuit. Elle ne cesse de frapper tous les jours, à chaque heure et à chaque minute. Pas plus tôt qu'hier soir, Thin et Son bavardaient tranquillement avec nous. Thin me demandait de lui acheter du tissu pour faire une chemise. Cette nuit, ils ne sont plus que deux corps sans vie qui reposent dans la terre de Duc Phô. C'était la première fois qu'ils mettaient les pieds ici. La mort vous prend si facilement, il n'y a rien à faire pour éviter ces pertes. C'est tellement triste. Liên a raison, il nous faut vivre et nous aimer sincèrement,